

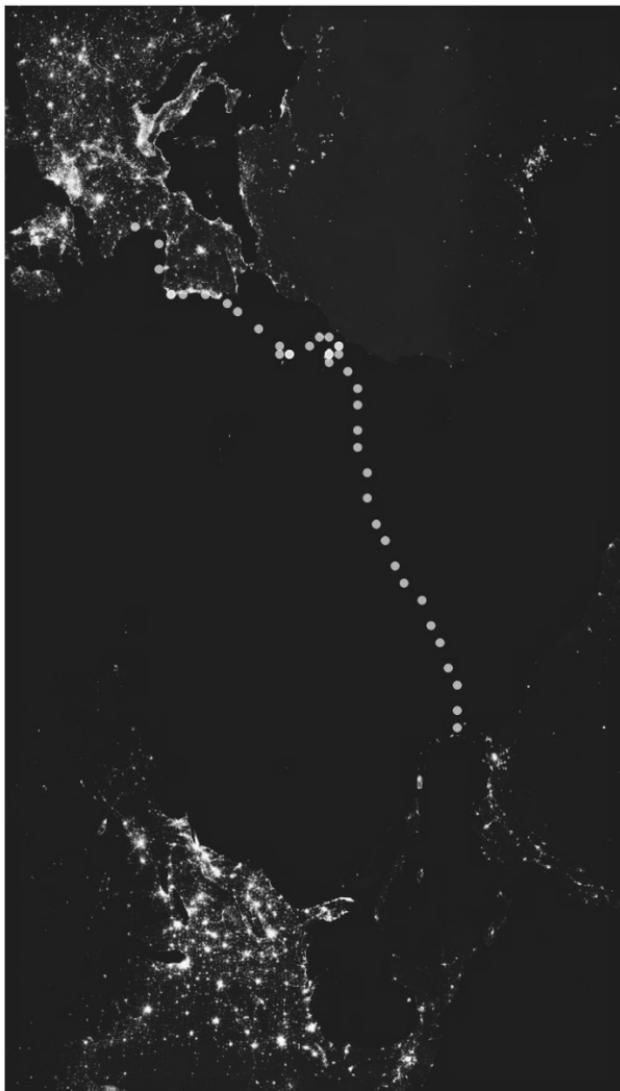
L'onde et la matière

Récit poético-pratique d'une
transatlantique en bateau, inspiré des
navigations de l'auteur et de celles de ces
compagnons de voyage.

Julien Bessière

A Michel et Carolina, qui en font qu'un.

Crédit photo couverture : Petr Kratochvil
licence : CCo Public Domain



Océan Atlantique

Prologue

Juillet fut terrible. Aout fut pire. Cette année encore, le massif du massif du Mont-Blanc a beaucoup souffert de la chaleur et du déficit de neige en hiver. Les glaciers font peine et leurs grimaces froid dans le dos. Certaines montagnes s'avachissent. Tas de cailloux précaires dont il faut se méfier. Heureusement, il reste encore des endroits compacts qui permettent d'aller jouir de ce granit magnifique (pour combien de temps encore ?). Dans la douceur relative de ce mois de septembre, je descends les échelles qui mènent au refuge du Couvercle. Encore quelques barreaux et je prendrai pied sur la mer de glace avant de redescendre dans la vallée, à Chamonix. Au loin, les séracs du Géant reproduisent le chaos figé des vagues d'une terrible tempête. Sous mes yeux, le glacier est strié d'une légère ondulation, comme celle soulevée par une houle lointaine et épuisée par un long voyage. Transition propice. J'entame ma perte d'altitude en visant le zéro. Mes yeux restent accrochés aux fissures, aux arêtes et aux cimes que quelques heures plus tôt nous parcourions envoutés. Mais mon esprit a déjà entamé sa mue. Demain, je pars pour l'océan. Je passe de la verticalité à l'horizontalité. Du solide au liquide. Des cordes aux bouts. D'un désert à un autre, avec comme seules perspectives la promesse d'un horizon sans cesse renouvelé et d'un mât pour seul sommet. Je jette un coup d'œil sur la petite calotte qui marque le sommet de l'aiguille Verte. Rebuffat disait à son

propos qu'« avant la Verte, on est alpiniste, à la Verte, on devient Montagnard ». À quel moment devient-on marin ?

18-sept

Latitude : 46°4'27"

Longitude : 1°33'25"

Distance parcourue : 0 nm

Baromètre : 1019 hPa

Force du vent : 13 nœuds

Orientation du vent : NE

État de la mer : PA

Cap : 270°

Il est midi. Nous avons hissé la grand-voile et déroulé le génois. L'étrave obtuse et sans imagination perturbe le calme des eaux claires. Le chenal du port de La Rochelle disparaît lentement derrière nous. Le phare de Chauveau se dresse, fidèle au poste, et la tour d'Antioche s'avance en avant du rivage pour nous saluer. Nous nous mêlons à la foule éparse des plaisanciers qui profitent d'une petite brise de terre agréable sur un plan d'eau rendu lisse par la protection des îles de Ré et d'Oléron. En apparence, rien ne nous distingue. Pourtant, eux partent pour quelques heures et nous pour trois mois, enfin, le temps qu'il faut se balader tranquillement par-delà l'atlantique. Peut-être ont-ils déjà vécu ce moment du grand départ ? Peut-être ont-ils déjà ressenti ce mélange d'émotions qui mêle enthousiasme et appréhension ? Alors, ils auront sans doute prêté attention aux petits détails qui trahissent nos intentions : les bidons d'eau potable et de gasoil sur le pont. Les voiles de voyages arrimées à la filière. L'étai largable installée à poste. Les cordages de rechanges qui pendent au balcon arrière. Le sourire sur les visages. Dans le silence et la pudeur du marin taciturne ou parfois d'un geste pudique, ils nous souhaitent bon vent.

Nous sommes quatre à entreprendre ce voyage. Gaspard est le capitaine. Autrement dit, Dieu. Ce bateau, c'est le sien. Il a cinquante-sept ans et les traits anguleux d'une coque à bouchain vif. Son teint est hâlé et sa peau durcie par l'effet combiné du soleil et du sel des embruns. Les mêmes ingrédients, auxquels il faut ajouter le temps, ont fini par blanchir ses cheveux coupés court par commodité. Sa nature taciturne l'invite à économiser ses mots. Mais les questions des curieux sont toujours intégralement satisfaites et avec beaucoup de douceur et de gentillesse. Ses gestes précis et sa sérénité trahissent son expérience. Son petit gabarit ne l'empêche pas de souquer énergiquement quand il le faut. Alors, sous la contrainte de l'effort, se dessine le contour de ses muscles fins et fibreux. Sur son bateau, tout est le fruit d'une longue réflexion pour optimiser le temps, la fatigue et le risque que ça merdouille inopinément au pire moment. Car ici comme ailleurs, c'est une loi immuable.

Miguel est son opposé. C'est un immense gaillard de presque deux mètres et vingt-sept ans. Ses longs cheveux bruns et bouclés retombent sur de larges épaules selon les seuls désirs du hasard à qui il a, semble-t-il, délégué l'essentiel de ce qui a trait à son apparence. Son visage joufflu, son large sourire et son corps rebondi respirent la bonne humeur. Il dégage l'attitude de ces gens qu'on trouve immédiatement sympathiques. Mais qu'on ne s'y trompe pas, derrière la bonhomie se cache un sacré colosse. Je me souviendrai longtemps de son arrivée hier. Vêtu d'un t-shirt de la compagnie créole, d'un simple short en coton et d'une paire

de tongs, il arriva à grandes enjambées et en agitant le bras. Le ponton et tous les bateaux amarrés oscillaient en cœur sur son passage, au rythme de sa démarche. Il portait pour tout bagage un petit sac de sport rapiécé. Arrivé à hauteur du bateau, il agrippa fermement un hauban pour se hisser à bord. Sous la contrainte de cette soudaine traction, le bateau pencha alors subitement et il nous fallut nous aussi nous tenir sous peine de passer à l'eau. Le port de La Rochelle et tout ce qui y dérive n'invitent pas particulièrement à la baignade. En guise de salut, ma main se perdit dans l'immensité de la sienne. Pendant que l'étau se resserrait sur mes doigts pétris, nous échangeons un regard franc et honnête, préambule à une amitié naissante. L'équipage était réuni et le départ imminent.

Hormis votre serviteur, Freyja complète l'effectif. À l'instar des Anglais, notre bateau sera donc féminin. Trente-trois pieds, soit dix mètres de long, il s'agit d'un bateau très classique dans son architecture : sloop (c'est-à-dire un seul mât et un seul foc), monocoque en polyester. Ce qui distingue Freyja, c'est qu'elle est très robuste, bien aménagée et bien équipée pour l'aventure qui l'attend.

À présent, nous sommes en route. J'observe le phare du bout du monde. Je songe à l'original situé en Terre de Feu et aux nombreux naufrages dont il a été témoin là-bas et me félicitant des conditions clémentes de cet été indien. Je pense aussi à Jules Verne qu'il a inspiré pour son roman éponyme.

Notre aventure s'annonce, fort heureusement, plus tranquille.

Quand le soleil se couche, l'île d'Oléron a déjà disparu. La mer est toujours peu agitée. Elle a détaché sa chevelure couleur de cuivre sur l'horizon. Le vent s'attarde. Un bandeau de nuages lointains, pareils aux pétales d'aubépine et de renoncule n'annonce rien de mauvais pour cette première nuit en mer. J'ai longtemps été curieux et avide de connaître le sentiment singulier qui s'empare de celui, qui pour la première fois, observe l'absence de terre, remplacée par de l'eau et un horizon inexorablement plat partout où porte le regard. À ma grande surprise, je n'avais rien ressenti de spécial. Je fais à nouveau ce constat aujourd'hui. La transition se fait insensiblement si bien que l'esprit s'habitue de la même façon. Et je m'aperçois soudain de cet abandon qui, en définitive, ne m'émeut point.

Avant que les dernières lueurs ne s'estompent et que le noir ne nous enveloppe complètement, nous mettons un peu de sud dans notre ouest pour pointer directement sur notre première étape : La Corogne, Espagne. Trois jours de navigation devraient suffire. Nous profitons de conditions météo favorables pour, d'une part, faire route directe et pour, d'autre part, éviter de se retrouver dans le golfe de Gascogne avec du mauvais temps. Nous n'avons pas le désir de tester ce coin de mer dont la réputation n'est plus à faire. L'étude d'une carte marine apprend au curieux qu'à environ cent-cinquante milles nautiques (soit près de deux cent soixante-dix

kilomètres), les fonds marins passent de quelques centaines de mètres de profondeur à près de quatre mille mètres. Cette chute vertigineuse (au point qu'il n'en existe pas de comparable à terre) expliquerait en partie la création de hautes vagues particulièrement dures, caractéristiques de la zone. Selon certains, la surface de la lune est mieux connue que le fond des océans. Pour ma part, je ne connais ni l'un ni l'autre.

Cette météo clémente nous convient à merveille. L'amarinage se fait en douceur. Et puis, nous avons déjà assez à faire en surveillant les nombreux bateaux de pêche et cargos qui sillonnent la zone.

Nous finissons d'organiser le bateau. Miguel est obligé de se tenir courbé dans le carré. Le plancher craque sous ses pas. Le bateau tangue selon qu'il se situe à bâbord ou à tribord. Il se cogne à peu près à tout ce qui dépasse et ponctue chaque choc d'un juron fleuri lâché par principe et avec nonchalance. Mais en réalité, il ne semble pas y apporter beaucoup d'importance. Il paraît même avoir une certaine habitude de ces collisions. Comme si ce corps avait grandi trop vite et que même après bien des années, l'esprit n'ait toujours pas pris la mesure du gabarit. Il est évident qu'il occupera la cabine arrière, plus spacieuse. Gaspard et moi occuperons alternativement la cabine avant et les banquettes du carré selon que l'on se trouve au port ou en navigation.

19-sept.

Latitude : 44°58'1"

Longitude : 3°53'1"

Distance parcourue : 118 nm

Baromètre : 1017 hPa

Force du vent : 20 nœuds

Orientation du vent : NE

État de la mer : À

Cap : 250°

Il y a deux types de personnes qui n'ont pas le mal de mer. Les menteurs qui essayent de faire bonne figure et les autres, rares élus, dont le cerveau reste hermétique et insensible aux mouvements perpétuels du bateau. Je n'appartiens à aucune de ces deux catégories. Mais j'ai appris à gérer les manifestations de ce syndrome pour ne pas succomber à l'apathie caractéristique et pour rester un peu utile sur ce rafiote. Pendant les premiers jours, j'ai coutume de limiter mon temps passé dans le carré, c'est-à-dire à l'intérieur du bateau, sauf pour dormir. Rester à l'air libre et converser un point fixe constitue un excellent remède. J'ai aussi appris à me forcer à boire, car j'ai constaté qu'en bateau, on n'a pas soif. En outre, s'hydrater signifie à plus ou moins court terme, uriner. Or le contentement de ce besoin, trivial sur la terre ferme, peut sur un bateau, et en fonction des conditions, être une aventure longue et périlleuse qui fera à coup sûr préférer un dessèchement avancé. En effet, une fois parvenu jusqu'aux toilettes exigües, il faut tour à tour se défaire de sa brassière, de sa veste de quart, d'une éventuelle polaire et de sa salopette pour enfin espérer atteindre ses sous-vêtements. Ses opérations, réalisées dans le tumulte du roulis et du

tangage cumulés, offrent mille occasions de perdre l'équilibre et de se cogner. D'autant plus que les mains étant occupées à s'affranchir des couches ne servent plus à se tenir. Il en résulte que le moindre pipi exige quinze minutes et qu'on a toutes les chances de sortir de là fourbu et nauséux. Une fois cette expérience vécue une première fois, on considère chaque gorgée sous un œil nouveau. Et pourtant, il faut boire.

Si les conditions s'annoncent agitées dès le départ et que je n'ai pas eu le loisir de m'amariner auparavant, je cède volontiers à la facilité de prendre des médicaments qui atténuent les effets du mal de mer. Le Stugeron, fréquemment conseillé par radio-ponton, fonctionne effectivement très bien. Mais il faut se le procurer en France via internet, car il n'est pas autorisé à la vente en France. J'ai remarqué que deux ou trois jours de traitement me suffisent, à condition de commencer avant l'installation des symptômes. Ensuite je me sens beaucoup mieux et je peux profiter du voyage et surtout jouer mon rôle à bord. Je n'ai jamais essayé l'autre médicament, Mercalm, car il a la réputation de rendre amorphe et donc de provoquer une partie des symptômes du mal qu'il est censé combattre. Je note à l'attention de ceux qui souffriraient d'une crise sérieuse que dans ce cas, le meilleur remède consiste à s'allonger, caler sa tête et dormir si possible. Le mal de mer finit toujours par passer. Soit le corps s'adapte, soit l'indisposé retrouve la terre ferme pour toujours.

Depuis hier, le vent s'est renforcé. Nous avons pris un ris dans la grand-voile et hissé le foc de route. Le bateau file de belle manière, poussé par les vagues, un peu et le vent, surtout. Nous sommes tous trois réunis dans le cockpit, abandonnés à nos rêveries respectives. Nous échangeons parfois sur un sujet puis nous sombrons à nouveau dans un silence de divagations personnelles. Ce calme n'est pas incommodant, car il ne puise pas sa source dans l'absence de sujet à partager, mais dans le besoin d'errances de chacun. Quoi de plus naturel que de divaguer bercé par la houle. Si le bateau possède la réputation d'entraîner des voyages plus spirituels, c'est avant tout grâce au temps qu'il laisse à l'esprit pour des raisonnements intérieurs. Le quotidien à terre est organisé pour phagocyter minutieusement ces instants précieux. Il suffit de formuler cette conviction pour justement me retrouver interrompu. Un splash incongru signale une présence à proximité du bateau. Nous sortons volontiers de notre torpeur, car c'est un bruit que nous attendions tous secrètement. Nous sommes plus seuls. Nous avons de la compagnie, venue d'un autre monde. Chacun se lève et scrute la mer à la recherche d'un indice. Là ! Contre la coque, je distingue une ombre qui file à toute vitesse puis disparaît. C'est un dauphin ! Son aileron sort maintenant, vingt mètres en avant du bateau. Deux autres apparaissent à l'arrière, tout proche. Ils bondissent hors de l'eau, puis replongent gracieusement. Ils se rapprochent et nagent eux aussi le long du bateau. Je vois clairement que l'un d'eux ralentit et se penche sur le côté pour nous regarder un instant. Il observe

ce monde qu'il devine, qui attise sa curiosité, mais dont il ignore presque tout hormis l'existence. Puis d'un coup de nageoire, ils disparaissent dans les profondeurs de l'océan vers une destination mystérieuse. Rencontre fugace et fantastique. Je continue de scruter l'horizon un long moment pour tenter de les apercevoir, même de loin, pour être sûr de leur faire le meilleur accueil s'il leur prenait l'envie de revenir nous voir à nouveau. En vain, c'est fini pour aujourd'hui.

20-sept.

Latitude : 44°22'55"

Longitude : 6°23'25"

Distance parcourue : 113 nm

Baromètre : 1015 hPa

Force du vent : 20 nœuds

Orientation du vent : NE

État de la mer : À

Cap : 240°

La troisième journée de navigation commence avec un lever de soleil magistral. À l'ouest, les voiles et à l'est, la toile du ciel peinte en or. Le voyage en bateau offre cette particularité, qu'il permet, voire oblige, dans une certaine mesure, à observer les éléments : les nuages, les oiseaux, l'écume d'une vague, une pensée. Étant de quart à l'aurore, c'est à moi que revient aujourd'hui le privilège d'admirer ce fabuleux spectacle. Mes compagnons se reposent. Je m'interroge sur ce phénomène contemplé mille fois déjà, mais dont je ne peux me lasser. Il y a toujours des variations, même infimes, qui renouvellent la scène. Une nuance de rose. Une gradation de l'orange. L'ombre d'un nuage. Un reflet sur l'eau. L'espoir qu'on met dans cette nouvelle promesse. L'ambition du soleil qui à nouveau trouve la force de se lever. Je laisse l'onde et la matière me frapper en même temps et m'apporter aussitôt un peu d'une douce chaleur qui chasse l'humidité de la nuit et le froid qui transperce. Comme pour l'amour, tout a été écrit à ce sujet. Pourtant tout reste à dire. Comment cette apparition fait-elle pour transcender quotidiennement les âges, les cultures, les opinions, les croyances et provoquer cette émotion partagée ? Selon Kant, est beau ce qui plaît